

et sa *Propriété*, cette étude permet d'intéressantes conclusions sur la genèse du livre. Nous trouvons ici pour la première fois l'analyse de cette séparation du *moi* en deux parties, l'une adorante, l'autre adorée, qui a amené Stirner aux intrépides déductions des premiers chapitres de *l'Unique*. Hegel traite l'art avant la religion — historiquement même il a raison. L'artiste pressent et crée l'idéal que le peuple adore. « Le besoin de l'homme de ne point être seul, mais de se doubler, de ne point être content de soi, mais d'en chercher un *second*, l'homme spirituel, — ce besoin est satisfait par l'œuvre du génie, et le *dédoublement* est accompli. Ce n'est que maintenant que l'homme respire satisfait; les désordres de son intérieur s'harmonisent — l'inquiétant pressentiment est jeté dehors *sous une forme concrète* : l'homme se trouve vis-à-vis de lui-même. Ce « vis-à-vis », c'est lui-même et ce n'est cependant pas lui-même... c'est son au-delà... le dieu de son intérieur.... L'art crée le *dédoublement* en opposant à l'homme son idéal, mais la contemplation de l'idéal qui dure, jusqu'à ce que, avec des yeux fixes et avides, l'idéal soit résorbé et anéanti de nouveau, s'appelle la religion ». La religion a besoin d'un objet et l'homme se comporte à l'égard de son idéal « projeté en dehors par la création artistique, à l'égard de ce *second moi* extériorisé, comme s'il s'agissait d'un objet. C'est là la source de toutes les luttes et de toutes les peines subies depuis des milliers d'années, car il est terrible d'être *en dehors de soi*, et chacun, qui est son propre objet, est en dehors de soi, sans pouvoir s'unir entièrement à cet objet en le détruisant en tant qu'objet ». Ainsi Stirner développe les relations entre l'art et la religion.

M. Oscar Panizza publie dans la *Gesellschaft* (1^{er} janvier 1895) un très spirituel et paradoxal article sur *Bayreuth et l'Homosexualité*. L'idée lui en est venue par une annonce publiée l'été dernier dans un grand journal allemand : un jeune cycliste (étranger) demandant un compagnon de route pour un voyage dans le Tyrol. Conditions : extérieur attrayant, manières distinguées, caractère enthousiaste. Adresser les réponses : « Numa 77, poste restante à Bayreuth ». — (Numa était le pseudonyme de C. H. Ulrich, qui, il y a une trentaine d'années, écrivit de nombreuses brochures pour défendre l'amour entre hommes.)

M. Panizza rapproche donc psychologiquement Bayreuth et la sexualité contraire. « Parsifal — l'œuvre grandiose de la pitié — une nourriture spirituelle pour les pédérastes ! » On s'effraye ! mais la beauté et la finesse de sentiments que l'on vante dans *Parsifal* se retrouvent précisément chez ces malades. Krafft-Ebing l'a montré... On mène Parsifal chez les filles-fleurs (dans la version primitive c'étaient des filles de joie), tout comme on conseille aux jeunes gens de sexualité anormale une visite dans un mauvais lieu. « Généralement cela ne réussit pas, et cela ne réussit pas non plus dans le jardin de Klingsor... Dans *Parsifal* les relations avec la femme sont considérées comme des « péchés », des « délits », des

« forfaits » contre l'ordre du Graal, un ordre d'hommes... Le jeune Parsifal est sexuellement indifférent. Cela suffit. Il est donc *nolens volens* homosexuel. Il est de l'autre côté. Sa destination est de sauver d'autres hommes. La source de ce besoin de salut, c'est la pitié, la compassion, la langueur, le désir infini ; toutes ces qualités sont pures, ultra-pures, sans côté sensuel. En un mot, toute la gamme des sentiments que nous retrouvons toujours dans les effusions des anormaux... » Wagner, vieilli, devint « pur », homosexuel, après avoir été le poète du sensuel *Tannhaeuser*, et créa le premier *Parsifal* pour sauver le vieil Amfortas malade. Et les pleurards, les ésotériques, les repentis — s'écrie M. Panizza pour finir — qu'ils entrent dans la montagne de *Venus masculinus* !

La *Revue de Paris* (1^{er} janvier 1895) insère un article de Madame Bernardini sur *Les Idées de Frédéric Nietzsche*. D'intéressants aperçus pour renseigner les reporters, mais point de critique. Des détails biographiques très insuffisants — l'auteur parle de Naumbourg, ville de 25.000 habitants, comme d'un « petit village », et répète l'absurde racontar de journalistes sur le « Mutter ich bin so dumm » — mais au moins la vision de l'unité dans l'œuvre de Nietzsche, malgré les évolutions multiples, sans toutefois montrer ni genèse, ni influences, et surtout sans évoquer la personnalité du philosophe qui seule donne la clef de ses idées. — H. ALBERT.

§

M. G. R. Dennerhac-Arzelbès, « ouvrier-publiciste », nous envoie le n° 1 des **Essais d'Ecrits Littéraires** et le n° 4-5 du supplément littéraire du *Paria*, en nous demandant de lui en accuser réception : voilà qui est fait. *Les Essais d'Ecrits Littéraires* et le supplément du *Paria* sont manuscrits à vingt-quatre exemplaires. Ces cahiers doivent donner beaucoup de mal à leur auteur, et c'est tout ce que nous en pouvons dire, car une note déclare formellement que « *Le Paria* est une petite publication manuscrite absolument privée ». — A. V.

ECHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Mon cher Dumur,

C'est en effet une hypothèse, et seulement une hypothèse qu'entendait présenter la *Psychologie de l'Amour* ; je vous sais donc gré d'avoir insisté sur ce point de vue inaperçu par d'autres, qui m'ont au contraire reproché un dogmatisme bien éloigné de ma pensée, et bien ridicule en pareille matière.

Aussi me devais-je à moi-même de vous dire combien j'ai été sensible à l'aimable analyse du *Mercur*, et, surtout, heureux de vous voir prendre texte de mon essai pour développer quelques considérations plus générales.